



Risque d'oser, par Nicolas Hulot

*« Le plus beau risque est celui de décider de transmettre la vie.
Une marque de confiance en l'avenir et notre raison d'être. »*

Témoignage Risque de chance, le 02/06/2019 à Saint-Lunaire en visio, de Nicolas Hulot, ex-ministre d'État, ministre de l'Écologie et de la Solidarité, journaliste, animateur et producteur de TV, notamment de l'émission Ushuaïa, fondateur de la Fondation pour la Nature et l'Homme, écrivain.

Dans ton parcours engagé de papa, d'homme, d'homme d'affaires, d'homme politique, de fondateur de ta Fondation pour la Nature et l'Homme, de journaliste, d'animateur, de producteur de télévision, de militant écologique et d'écrivain, peux-tu me dire, s'il te plaît, quel est le plus beau risque dans la vie ?

(Silence et grand souffle) C'est une question difficile, car elle appelle une réponse difficile. Isoler un seul choix, parmi tous ceux que la vie t'offre et qui sont par définition aléatoires, c'est difficile. Un choix est une décision, une décision est un risque et un risque est effectivement une chance. Le plus beau risque est celui de décider de transmettre la vie. C'est une marque de confiance en l'avenir. C'est probablement intimement, biologiquement, génétiquement notre raison d'être. Le plus beau risque est donc de décider de transmettre la vie, c'est-à-dire d'avoir des enfants, dans un monde où

parfois la question peut se poser : « Est-ce un choix égoïste ou un choix généreux ? » Je considère aujourd'hui que c'est le plus beau des risques. C'est sur ce risque-là que j'ai développé mon engagement. À partir du moment où j'ai fait le choix de transmettre la vie et décidé que d'autres êtres allaient naître sur Terre, il fallait que je contribue, à ma mesure, à l'accueil bienveillant de cette petite Terre pour eux. Donc, quand je me bats pour les générations futures, comme d'autres l'ont fait avant moi, je me bats aussi pour mes propres enfants. Je ne veux pas les précipiter dans un monde chaotique. La décision de mon épouse et de moi-même de leur venue ne doit pas simplement satisfaire un cadre familial. C'est une responsabilité qui nous engage et un risque à prendre en compte. Il faut tout faire pour que ce risque soit une chance et non un danger.

As-tu un exemple vécu de ce risque de vivre ?

Je te l'ai dit : mes enfants.

Comment l'as-tu vécu et qu'est-ce qui était vraiment important pour toi, voire pour plus grand que toi ?

Cette notion de risque, dans sa première lecture et sa première écoute, suscite plutôt une impression de danger que de chance. Quand on nous dit : « Vous prenez des risques », on sous-entend plutôt le côté négatif. L'autre risque que j'ai pris dans ma vie et que je ne regrette pas, alors que certains le voyaient davantage comme un danger que comme une chance, c'est d'avoir décidé du chemin que je voulais emprunter. Le premier livre que j'ai écrit s'appelait *Les Chemins de traverse*⁷⁷, car c'étaient les chemins de traverse qui m'inspiraient et non pas ceux que l'on me suggérait. À partir de là, tu prends ton destin en main. Quand la société te suggère, te guide dans une trajectoire, mais que tu décides d'en emprunter une autre, tu fais l'expérience de la solitude. En cas d'échec, on te rappellera que tu n'avais qu'à prendre le chemin suggéré ou indiqué. Mais la vraie liberté est là : s'affranchir de tout conditionnement. C'est un risque, mais en ce qui me concerne c'est une chance incroyable. Depuis que j'ai emprunté ce chemin de traverse, aucune journée de mon existence ne m'a semblé banale.

77. HULOT, Nicolas, *Les Chemins de traverse*, Jean-Claude Lattès, 1989.

Quelle est ta contribution au monde, ta mission, ta vocation ?

Ma mission consiste déjà à distribuer au quotidien de la bonne humeur, du rêve, de l'amitié et de l'affection dans mon environnement familial, amical et au-delà. J'essaie de faire en sorte qu'au-delà des drames, des souffrances, des incertitudes, il y ait toujours au quotidien de la place pour le rire, la bonne humeur, l'échange et la connaissance. Ne pas se résigner à ce que la vie soit un long chemin pénible, quelles que soient les difficultés qu'elle peut mettre sur notre chemin. Ma deuxième contribution au monde s'est précisée au fur et à mesure de mon émancipation, mon évolution, ma prise de conscience. Cette contribution consiste à ne pas sacrifier l'avenir au présent. Préserver des conditions d'existence favorables pour toutes celles et ceux qui nous succéderont. C'est ma contribution et celle de nombreuses femmes et nombreux hommes avant moi, avec moi et après moi. C'est ce qui a donné du sens à mon existence.

Qu'est-ce que tu reconnais en toi-même, par toi-même qui te donne le goût de vivre ?

(Silence) Il y a énormément de choses qui me procurent des joies indicibles. Les rencontres humaines, la connaissance, la transmission de la connaissance, la nature pourvoyeuse infinie d'émotions et de pépites de bonheur, la contemplation et la compréhension de la nature. J'aime la vie par-dessus tout. Évidemment, quand on me demande : « Est-ce que tu es heureux ? », je réponds : « Je suis heureux entre les gouttes. » La convergence d'épreuves ne te permet plus, parfois, d'apprécier des choses simples. Il faut ouvrir ses sens et les rendre disponibles. Cloisonner les divers temps de l'existence, et ne pas toujours cultiver les moments pénibles. C'est un état d'esprit. Nous avons tous plus ou moins vécu des drames et l'on peut s'en servir comme d'un ressort plutôt que de les traîner comme un boulet. On les a en soi, mais ils nous construisent, nous éveillent, nous font apprécier ces moments de répit. Quand on ouvre les yeux, à tous les sens du terme, chaque jour peut vous apporter son petit lot de bien-être, de satisfactions, de petites joies simples. Un regard, une phrase dans un article ou un livre, les facéties d'une famille qui joue sur la plage, l'aller-retour d'un petit passereau pour construire son nid. Quand on sait regarder, on peut s'émerveiller au quotidien.

Face au difficile, n'est-ce pas souvent en s'ouvrant à tout autre chose que les solutions naissent ?

Par définition, une solution doit se chercher sur des chemins inhabituels. Pour cela, il faut parfois prendre un risque. Dans mon expérience et notamment lors de mon expérience ministérielle, je n'ai cessé d'entendre : « On ne peut pas faire autrement. » À partir de cet *a priori*, il ne faut pas s'étonner de voir les maux et les épreuves que nous traversons se reproduire et s'amplifier ! Il faut parfois risquer le non-conformisme, au risque d'obtenir... une bonne surprise. Théodore Monod dit : « L'utopie n'est pas ce qui est irréalisable, mais ce qui est irréalisé. » Si je remonte le cours de ma vie, je crois qu'on pourrait me traiter d'utopiste du début jusqu'à la fin. La réalité est que j'ai suivi mes intuitions, emprunté des sentiers inhabituels, mais aussi des chemins plus conventionnels, l'idée n'étant pas d'être un rebelle à tout crin. J'ai seulement été intraitable avec la notion de libre arbitre. L'idée est que tous les choix que l'on fait soient bien pesés et décidés par soi-même, non pas par d'autres ou toutes autres formes d'influences. Ce n'est pas aux autres de vous fixer les critères de la réussite et du succès. C'est à soi-même de les établir. La réussite, c'est être bien dans sa peau et faire en sorte que chaque jour, chaque instant ait un sens. Ne pas se lier pieds et mains à des codes sociaux que d'autres ont érigés à votre insu.

Est-ce un risque de chance d'être le fils d'un chercheur d'or, confiseur et créateur de jardins, le petit-fils d'un architecte qui a inspiré, selon la légende, le personnage de Jacques Tati « Monsieur Hulot », et l'arrière-petit-fils d'un autre qui perdit au jeu son dernier fusil de chasse ?

Je n'en sais rien. J'ai un bagage génétique qui doit comporter des qualités, des défauts, des vertus et des vices appartenant à ces hommes et ces femmes qui m'ont précédé. Je leur dois mes instincts de voyageur et d'aventurier, cette chance de ne pas être un homme de routine. Quant à la partie moins vertueuse que peut comporter mon patrimoine génétique, c'est là que joue l'acquis. Chacun doit essayer en permanence de se remettre en cause et de faire son autocritique. Nous avons tous des défauts et des qualités. Il faut se battre au quotidien pour atténuer ses défauts et privilégier ses qualités. L'inné a été transmis, mais ensuite il y a l'acquis. Chacun doit se battre pour faire mentir une forme de déterminisme. Naître dans un milieu social aisé peut être un handicap, si l'on croit que tout va se transmettre et que votre sphère sociale et familiale vous accompagnera. Naître dans un milieu social en difficulté

peut au contraire vous animer de beaucoup plus d'énergie et de volonté, car vous êtes conscient que personne ne sera là. Pour chacun, il y a un moment déterminant dans la jeunesse où il faut se prendre en charge. Il faut décider, oser, expérimenter, essayer, se planter, se casser la gueule, prendre quelques baffes, et garder à l'esprit ce que dit une de mes copines : « Plus je me plante, plus je pousse. » Cela fait partie de la vie. J'ai fait des dizaines de petits boulots, comme pour me payer ma première moto à 16 ans par exemple. Avec cette moto, j'ai pu voyager et accéder à la liberté. Profitez de ce que votre famille peut vous donner, mais si votre famille ne peut rien vous transmettre, n'attendez pas tout des autres et ne pleurez pas toujours sur votre sort.

Est-ce un risque de chance de perdre son papa à 15 ans comme j'ai perdu le mien à 2 ans ?

Ce n'est ni un risque ni une chance, c'est un fait. Ce fait m'oblige à tout faire auprès de mes enfants pour qu'ils ne vivent pas ce genre de situation. Ce drame m'a enseigné que la vie vaut tout et ne vaut rien en même temps. La vie est là comme subrepticement, et pendant qu'elle est là, il faut tout faire pour lui donner du sens. Je n'ai pas attendu de passer 60 ans pour apprendre à vivre. Dès lors que j'ai eu la démonstration que la vie était une étincelle et que j'ai perçu la fragilité de l'existence, j'ai décidé très rapidement de faire de chaque journée quelque chose d'exceptionnel. Quelque chose d'exceptionnel peut être en même temps quelque chose de très simple. Passer une journée ou une nuit dans la forêt de Rambouillet à entendre les cerfs bramer est un moment exceptionnel. Se plonger dans *Choses vues* de Victor Hugo est un moment exceptionnel. Découvrir ses premières Amours quand on a 14 ou 15 ans est un moment exceptionnel. Apprendre quelque chose à son enfant est un moment exceptionnel. C'est ça la vie. L'enseignement de mes épreuves et de la mort qui a rôdé très tôt autour de moi, c'est qu'il faut prendre ce que la vie vous donne au moment où elle le donne. Pour moi, le présent prime sur le futur.

Est-ce un risque de chance de préserver sa maman le soir de Noël face au suicide de ton frère, comme celui de mon père ?

Il est difficile de répondre. Cela s'est décidé spontanément, sans même y réfléchir, sans même se concerter. Le choc était trop brutal pour confronter ce moment de joie familiale avec un autre absolument morbide.

Des événements comme celui-là vous révèlent, ils libèrent en vous ce que vous êtes profondément.

Est-ce un risque de chance d'avoir navigué avec Éric Tabarly ?

Évidemment ! Je lui dois beaucoup sans qu'il l'ait su. À 21 ans, ma passion pour Tabarly m'a fait commettre mon premier livre, *Quarante-cinq ans de défis*⁷⁸. Avec le recul, je me rends compte qu'à 21 ans j'étais encore presque un adolescent, mais ce livre m'a donné confiance en moi. Le fait que Tabarly m'autorise à écrire cette biographie, à monter à bord de Pen Duick VI, à venir au Cap en Afrique du Sud, c'était très important. Pour finir, je n'ai pas embarqué, mais tout s'est joué là. Mon chemin s'est tracé là. Je suis allé au Cap pour embarquer sans embarquer et je me suis retrouvé en plein apartheid. Mon regard s'est alors porté sur cette situation de ségrégation constitutionnelle que je connaissais à peine. C'est à partir de là que mon œil s'est intéressé à l'Afrique, aux Africains et à la géopolitique. Mon parcours de vie a véritablement démarré là. Cela dit, aller en Afrique du Sud pour embarquer sur Pen Duick VI sur une vague promesse, non pas de Tabarly, mais de l'un de ses équipiers, c'était risqué. Si j'avais réfléchi rationnellement, il fallait que je m'endette et que j'arrête mes études de médecine. Les probabilités que cela aboutisse à quelque chose de concret et de fructueux étaient réduites à leur plus simple expression. Il n'empêche que pour finir, c'est bien parce que j'ai pris ce risque que s'est effectué le démarrage de l'itinéraire d'un enfant gâté, pour paraphraser le film de Belmondo.

Est-ce un risque de chance de réfléchir avec lucidité au « monde d'après » à l'occasion de la crise du coronavirus qui bouscule le monde d'avant ?

C'est une chance. Il faut toujours se servir de la démonstration d'une réalité pour s'en éclairer. Cette crise sanitaire peut être une crise salutaire à partir du moment où l'on en tire les enseignements. Quels enseignements ? D'abord le fait que nous sommes vulnérables. Ensuite, qu'il y a une relation de cause à effet entre la destruction des écosystèmes et les conséquences sanitaires. Et aussi que, lorsqu'on se trouve face à un risque bien palpable, on est capable de prendre des mesures qui ne sont pas classiques, de sortir des sentiers battus et de certains dogmes. Une crise, par définition, c'est une leçon. Dans une leçon, par définition, on doit apprendre.

78. HULOT, Nicolas, *Tabarly : 45 ans de défi*, Pac, 1976.

Qui es-tu comme magicien et que fais-tu en tant que magicien dans ce monde ?

Au sens propre ou au sens figuré ? Est-ce que cette question fait référence à ma passion pour la magie ?

Je ne connaissais pas ta passion, Nicolas, mais pour répondre à ta question, cette notion de magicien fait référence au symbole de la baguette magique, que nous proposons aux personnes que nous coachons, face à une situation bloquée : « Et si tu avais une baguette magique, comment cela se passerait-il ? » C'est un outil très aidant, que je te recommande avec tes enfants.

Mon arme, qui vaut pour tout le monde, est l'humour, la dérision et l'autodérision. Où que je sois. Je ne peux pas passer plus d'une demi-heure sans dire une bêtise, faire un jeu de mots et souvent me moquer de moi-même. Quand j'ai exercé des fonctions soi-disant très sérieuses, il m'est arrivé de faire des blagues en Conseil des ministres. Par exemple, piquer les lunettes de mon voisin de droite pour qu'il soit embarrassé au moment de lire ses notes. Mon père était comme cela. Cela crée de la cohésion. Contrairement à ce que l'on croit, l'humour ne distrait pas, mais détend et permet de mieux se concentrer. Ce trait de ma personnalité n'est sans doute pas connu du grand public, mais ceux qui me connaissent bien l'ont expérimenté. Dans toute situation, on peut à un moment ou un autre déclencher du rire ou du sourire.

Partages-tu la vision de Jean Vanier : « Toute personne est une histoire sacrée » ?

(Silence) Cela vaut pour chaque individu, bien entendu. C'est ce qui fait la beauté du monde. Chaque être vivant – pas seulement les êtres humains – est une histoire exceptionnelle. Nous sommes tous le fruit d'un processus évolutif et génétique qui s'établit sur des centaines de millions d'années. Nous sommes tous exceptionnels. C'est cette diversité, et non l'uniformité, qui fait la beauté du monde. On peut être exceptionnellement mauvais ou exceptionnellement bon ; chaque être porte d'ailleurs en lui une forme d'ambiguïté entre le bon et le mauvais. Des tas de paramètres peuvent faire émerger le bon comme le mauvais. Notre rôle est d'essayer, autant que faire se peut, de faire émerger le bon côté de l'humain, au plan

individuel comme à l'échelle collective. Pour cela, il faut être capable de flatter l'individu quand il agit, en voyant le bon côté des choses, au lieu de toujours souligner le mauvais. La personne doit pouvoir trouver une forme de satisfaction, de reconnaissance dans un monde qui a tendance à voir tout de suite ce que les gens ne font pas bien plutôt que de voir leurs efforts pour bien faire. Ce n'est pas une plainte que j'exprime, mais j'en fais tout de même régulièrement l'expérience. Le monde – et notamment le monde médiatique – ira toujours chercher la petite faille. L'être humain n'étant pas parfait, ce n'est pas compliqué. Tout le monde a des failles, des faiblesses, des contradictions.

As-tu un défaut dont tu souffres ?

Oui, enfin, dont je souffre... (Silence) L'impatience et l'insatisfaction de moi. Ce sont des qualités et des défauts. Je ne suis jamais content de ce que je fais. Pour les autres, c'est un peu casse-pieds, car il s'agit d'un travail collectif, alors ils ont l'impression que je ne suis jamais content de ce que nous avons réalisé ensemble. En même temps, l'autosatisfaction est une plaie. Cela s'appelle la suffisance.

Quelle est l'intention positive qui se cache derrière ces défauts d'impatience et d'insatisfaction ?

Faire les choses quand elles sont possibles et quand c'est le moment, car j'ai conscience que la vie est courte.

Est-ce que tu as des mentors et quels messages te portent-ils ?

J'ai une flopée de mentors. J'ai des mentors qui appartiennent au XIX^e siècle, notamment Victor Hugo, dont tu peux apercevoir le portrait sur le tableau qui est derrière moi. C'est probablement l'homme de lettres qui m'a le plus aidé à construire ma pensée. Ensuite, j'ai des mentors contemporains comme Théodore Monod⁷⁹, Jean Dorst⁸⁰, Paul-Emile Victor⁸¹, Pierre Rabhi⁸² ou Nelson Mandela⁸³ que j'ai eu l'occasion de rencontrer. Tous ont

79. Théodore Monod, naturaliste biologiste, explorateur, 1902-2000.

80. Jean Dorst, ornithologue, 1924-2001.

81. Paul-Emile Victor, scientifique, explorateur polaire, 1907-1995.

82. Pierre Rabhi, fondateur du mouvement d'agroécologie Colibris.

83. Nelson Mandela, militant antiapartheid, puis président de la République d'Afrique du Sud, 1918-2013.

construit mes réflexions, mes pensées et m'ont structuré. J'en oublie, bien entendu. Sans aucune base universitaire, ces hommes-là ou des femmes comme Christiane Taubira⁸⁴ m'ont permis de construire les seules armes que sont mes mots, mes propres mots. Synthétiser et rendre compréhensible mes pensées, mes intuitions, mes convictions.

Ta vie est-elle un stage d'Amour comme la mienne ici-bas ?

La vie est une quête. À tous les sens du terme.

Faut-il tout oser demander dans la vie ?

Il faut parfois taire ses illusions, mais garder ses rêves.

Pourquoi as-tu accepté ma demande de témoignage ?

Pour deux raisons simples : le fait que ton livre se présente comme un message à la jeunesse, dont je comprends qu'elle puisse perdre pied dans les temps présents ; et la qualité des femmes et des hommes que tu avais déjà réunis.

Donc, quel est le plus beau risque dans la vie, en un mot s'il te plaît ?

Oser.

Le mien aura été de partager ce moment avec toi aujourd'hui... Merci du fond du cœur.

84. Christiane Taubira, ex-ministre de la Justice de 2012 à 2016.